

# Le Quartier Latin

## supplément littéraire et artistique

# Joan Sutherland à Montréal



Le célèbre soprano australien Joan Sutherland se fera entendre à Montréal le 8 décembre prochain. C'est un événement. On sait déjà que la cantatrice devait donner Lucia à l'ouverture de la Grande Salle l'an dernier; pour des raisons qui entrent dans notre passé historique, l'inauguration de la Place des Arts ne suivit pas le programme qu'on avait souhaité y présenter. Le 8 décembre (date à retenir), les "amateurs de voix" et les

mélobanes entendront enfin celle qu'on a appelée "la Stupenda"; l'événement est tellement important qu'on chuchotera, sceptiques, "la Stubenne" ... au balcon évidemment ... et encore pour être bien sûr faudra-t-il apporter son télescope ...

Plutôt que d'être secondée par le piano seul, comme c'est toujours le cas dans les récitals de chant, Joan Sutherland sera accompagnée par l'Orchestre Symphonique de Mont-

réal au grand complet, sous la direction de son époux Richard Bonyng (lequel incidemment dirigeait les Noces cet été à Stratford). Le programme comprendra le célèbre Air de la folie de Lucia di Lammermoor, opéra de Donizetti dans lequel Miss Sutherland vient d'inaugurer la nouvelle saison du Metropolitan; "Deh vieni, non tardar" et "Dove sono" des Noces de Figaro de Mozart; aussi "Bel raggio lusignier" de Sémiramide de Rossini. La

jeune cantatrice offrira également l'attrait d'une première américaine. En effet, ce soir-là, elle chantera, en première audition sur le continent américain, le *Concerto pour soprano colorature et orchestre*, op. 82, de Reinhold Glière, pièce de haut voltige que très peu de chanteuses peuvent se permettre d'inclure à leur répertoire. Pour sa part, l'Orchestre interprétera une Symphonie Concertante de Jean-Christien Bach et l'ouverture de *Sémiramide* de Rossini. Ce concert, ouvert au grand public, est au profit de la "Caisse de Soutien" de l'OSM, destinée à combler les déficits de l'orchestre.

Joan Sutherland est un des plus grands sopranos de l'époque. Ceux qui l'ont entendue l'an dernier à l'émission télévisée "Bell Telephone Hour" savent le métier et l'art de cette artiste. Elle occupe une place de premier plan dans notre époque lyrique et c'est une occasion à ne pas manquer que d'aller la voir. En plus d'une grande maîtrise de sa voix, Miss Sutherland sait également "jouer", plus avec ses mains qu'avec ses gestes il est vrai, mais parvient quand même à se faire "authentique" dans une action dramatique.

Il y a quelques années, Maria Callas faisait revivre les opéras oubliés de Bellini, Donizetti, etc. Ces ouvrages lyriques, composés à la stricte intention de "grandes voix", réclament des chanteurs exceptionnels, tant par les pièges vocaux de ces oeuvres que par les difficultés qui se posent à leur interprétation. C'est un répertoire d'aria sans fin, rempli de vocalises et d'appoggiatures qui faisaient les délices de l'Italie de la fin du XVIIIe siècle. Joan Sutherland, largement préparée à donner ces oeuvres, s'y complait effrontément. Si elle donne deux ou trois Verdi, c'est beau. Elle nous rabat toujours les oreilles avec *Somnambula*, *Lucia*, et le reste. On dirait qu'elle ne peut pas chanter autre chose. Ce qui est dramatique précisément, c'est qu'elle peut

aller plus loin que ces recueils de roulades farfelues et superficielles! Mais à ce moment il y a toujours un agaçant aspect commercial qui entre en jeu.

Prenons un exemple typique: la maison London lançait en avril dernier l'intégrale tant attendue de *Siegfried* de Wagner. Les plus grands chanteurs wagnériens étaient de la distribution; Joan Sutherland chantait le rôle de l'Oiseau de la Forêt, rôle très court (pas moins de quelques minutes) et l'interprétait **admirablement**. Comment l'album présente-t-il la distribution? — des caractères blancs sur fond rouge (assez indistinct) pour les rôles principaux (de quelques heures ceux-là); plus bas, en blanc sur noir, grossièrement en évidence: "And Joan Sutherland as the Forest Bird"... Ah! les intrigues commerciales! Et puis il y a son mari qui la suit partout, lequel, tout compte fait, est un chef très ordinaire, et qui n'a d'autre qualité que celle de s'imposer.

Nous sommes cependant extrêmement heureux que la cantatrice australienne ait inscrit du Mozart à son programme du 8 décembre. C'est ici, nous en sommes persuadés, qu'elle donnera le meilleur d'elle-même, entièrement dégagée de la virtuosité valorisée pour elle-même, ce qui nous semble contraire à toute esthétique. Et si Mozart fait souvent appel à la virtuosité, on sait qu'il va plus loin que les gargarismes sans raisonance de Donizetti!

Joan Sutherland n'en reste pas moins un étrange phénomène lyrique. Nous suggérons à ceux qui aimeraient avoir un avant-goût de son talent de prendre connaissance avec un album très intéressant que la chanteuse a enregistré il y a deux ou trois ans chez London: "The Art of Prima Donna" qui réunit les plus célèbres airs d'opéra.

Il sera alors impossible de ne pas sacrifier dix dollars pour en croire ses oreilles...

Daniel SAINT-AUBIN

● nos collaborateurs ont vu pour vous...

# "Pique-nique à la campagne"

Depuis quelques semaines déjà, et tenant l'affiche jusqu'au 5 décembre, la pièce d'Arabal "Pique-nique à la campagne", encombre la minuscule scène de "La Butte à Mathieu". Armé d'une trame sonore excellente, particulièrement au tout début et à la fin, bardé d'un décor ingénieux (pour la tranchée) mais tout de même embarrassant quelques fois, le metteur en scène André Richard n'a pas réussi à mettre en évidence les quelques farces cyniques d'un texte par ailleurs assez faible.

Sur le front, un soldat poltron craint comme le diable les attaques des ennemis. Surviennent ses parents, père et mère, qui ont l'intention de pique-niquer. Constatant la peur maladive de son fils, le père en profite pour exposer ses exploits passés, au

son d'un paso-doble. Un ennemi se faufile. Il est fait prisonnier. La joyeuse famille, forte de sa conquête, engage la conversation avec le prisonnier et constate que celui-ci est aussi peureux que leur fils. Nouvelle attaque. Un hélicoptère fait son apparition: aucun blessé ou mort à transporter. Déception des médecins-sadiques. La conversation se poursuit jusqu'à ce qu'une dernière attaque fige et tue les quatre personnages. L'hélicoptère revient au milieu de rires sadiques-cyniques.

Arabal se moque de la guerre, tente de montrer la futilité et s'ingénie à en souligner les aspects macabres et vampiriques. Mais les comédiens ont escamoté le texte. Les deux ennemis, Jean Richard et Marc Beaulieu, nous font penser à de tristes amateurs qu'on ne retrouve même plus dans les troupes de collège. Le

texte ne roule pas, les répliques sont données sur un ton monotone et plat, la mise en scène est peu vécue, peu sentie. N'eût été de Jean Brousseau, le père, la pièce aurait sombré dans un ridicule digne des séances de fin d'année. Seul Jean Brousseau, par une présence vraiment étonnante, a réussi à ranimer notre intérêt pour un spectacle qui s'orientait vers un fiasco de la plus belle espèce. Ce personnage a de la consistance. La voix, la mimique et la souplesse corporelle qu'il apporte cadrent bien avec le rôle de "bonhomme" sûr de lui et fier de ses victoires passées. Secondé par sa femme, rôle tenu par Elisabeth Chouvalidzé, qui, par des jeux de mains étonnants, souligne davantage le ridicule de la situation, Jean Brousseau demeure, malgré les faiblesses de l'ensemble, une incarnation forte et réaliste de la

prétention. Il ne peut comprendre que son fils ait peur, lui-même n'a pas peur; mais il est quand même anéanti en même temps que les autres.

A la deuxième partie du spectacle, un nouveau groupe de chansonniers - folkloristes: "Le Trio de mes frères". Ce trio a dégelé l'assistance. Leur aisance a aidé grandement leurs chansons à passer la rampe et on a soudain eu l'impression que le public participait aux rythmes de leurs mélodies. Ils ont su par la sobriété de leurs gestes et la chaleur de leur voix intéresser les spectateurs — ce que la pièce d'Arabal n'a pas fait.

Tout leur dynamisme est dans le rythme, accentué d'ailleurs par la virtuosité de leur guitariste. Leur répertoire qui est composé de chansons des folklores américain, juif et français

correspond à un certain besoin d'internationalisation de notre chanson. A tant piger, comme on le fait actuellement, dans notre folklore du terroir, on finira un jour par ne plus savoir le renouveler. Et c'est là un des rôles importants du groupe que nous avons entendu: faire connaître, et surtout faire aimer, en les aimant soi-même d'abord, les chansons des autres pays.

La spontanéité dans la création de leur travail est justement ce qui a transpiré le plus de leurs interprétations. Mais il ne faut pas se fier aveuglément à la spontanéité. Il faudra en arriver à varier la mise en scène, la moult aux diverses chansons; ajuster sa voix au micro et avoir des textes de présentation laisse entendre qu'on désire réellement devenir professionnel. Souhaitons que nous les reverrons bientôt!

Jean BELANGER

# "Le tigre" et "Les dactylos"

"Les Dactylos" et "Le Tigre" ont en commun le fait qu'ils font partie de ce théâtre qu'on dit d'avant-garde, ou antithéâtre. Ils sont de Murray Schisgal, dramaturge américain. Disons tout d'abord que "Les Dactylos" est nettement inférieur à "Le Tigre", ceci au strict point de vue texte. Je m'explique.

Dans "Le Tigre" on est face à deux personnages qui se deshumanisent par leur travail, en

l'occurrence, un travail de dactylo (taper tous les noms de l'annuaire téléphonique!). Peu à peu, nous parvenons à deux vieux robots fatigués et ankylosés de rhumatisme. Jean-Claude Guichard et Wilma Ghezzi, les interprètes, personnifient bien ces êtres qui voudraient être autres que fantoches. Les petites crises de révolte font oublier la routine pour quelques instants, puis on revient aux dactylos.

Cette pièce est en fait l'histoire d'êtres à la recherche (avec espoir) de quelque chose de grand mais qui ne parviennent qu'à la médiocrité quotidienne.

"Le Tigre" est moins hermétique. Il nous touche beaucoup plus que "Les Dactylos". Peut-être est-ce le sujet. Les banalités de secrétaires à côté du mystérieux personnage qu'est "Le Tigre" ne peuvent paraître que banales! Une large part est faite

à la fantaisie dans cette deuxième pièce. On est dans la chambre d'un bonhomme qui a enlevé une femme pour la tuer, la violer ou on ne sait trop. On y développe le thème de l'incommunicabilité pour enfin aboutir à l'espoir. Un "happy ending" dans l'antithéâtre! On se prend soi-même au jeu. Le sadisme nous fait rire. Rodrigue Mathieu y est fascinant. Quant à Charlotte Jones, elle est impeccable.

Notons la très belle envolée de Mathieu au moment du concerto de Tchaikovsky.

Cette pièce a permis de monter un très bon décor et un éclairage qui amuse. Dans "Les Dactylos", c'était adéquat. Terminons en notant que Murray Schisgal est un excellent auteur. Ne crions cependant pas au génie. Mais son travail valait le coup. Il est intéressant et mérite qu'on se déplace.

Roger SOUBLIERE

# "La danse de mort"

Pièce de August Strinberg, texte français d'Alfred Jolivet et Georges Perras, mise en scène de Jean Gascon, décor et costumes de Mark Negin. Les comédiens: Jean Gascon, Denise Pelletier, Léo Ilial, Rachel Cailhier, Marie Varesquier, Victor Désy.

Le Théâtre du Nouveau Monde présente "La Danse de Mort". Il est très difficile d'analyser profondément cette pièce qui, par sa densité et sa présentation s'avère très complexe. "La Danse de Mort" est l'âpreté et le cynisme mis en scène.

Sous le caractère violent des personnages, l'on découvre cette dualité et cette cruauté qui font la trame de cette tra-

gédie. Par son mode d'expression, l'auteur veut mettre l'homme à nu pour nous faire découvrir sa passion la plus intime et ce, dans un cadre d'une rigidité austère.

Stringberg y parvient de façon magistrale en mettant en scène deux principaux personnages, dont l'aigreur réciproque semble être le couvert de sentiments tendres, qui se plaisent de se faire l'un à l'autre.

Mais nous découvrons sous ces sentiments factices l'hostilité très nette entre deux êtres qui ne peuvent plus s'accepter. Edgar et Alice, les deux principaux personnages, sont en quelque sorte des vivants déjà morts par la façon dont ils vivent et par leur isolement qui

accentue graduellement leur agressivité.

Les comédiens savent rendre parfaitement cet état d'esprit par un jeu qui correspond bien à l'ambiance de cette pièce. Nous pouvons toutefois remarquer une lenteur dans le débit de certains passages, ce qui a pour effet de diminuer la souplesse du jeu.

Jean Gascon s'intègre pleinement au drame par une présence en scène qui donne, tout au long de la pièce, une tension qui suscite l'intérêt des spectateurs.

Denise Pelletier, pour sa part, fait très bonne figure par son déploiement et son expression modérée. Léo Ilial, d'autre part, est à la hauteur de sa

tâche en exprimant par un jeu déagagé, la tension qui existe.

Les décors réalisés par Mark Negin, sont surchargés et nuisent un peu à une mise en scène plus aérée.

En somme, c'est un spectacle d'une valeur exceptionnelle et qui, malgré certains travers, vaut la peine d'être vu.

Jules ARBEC.

**LE THEATRE DE LA PLACE VILLE-MARIE** 

861-6665

**le Quadrille**  
Comédie populaire canadienne

TOUS LES SOIRS Y COMPRIS LE SAMEDI A 9 H.

Admission: \$2.00 — Etudiants: \$1.25 sur semaine

**206 REPRESENTATIONS**

# "Élémentaires" de Andrée Maillet

Comme écrivain montréalais, pourquoi Andrée Maillet n'est-elle pas plus connue? Elle écrit pourtant. En plus d'avoir dirigé l'Amérique Française pendant cinq ans, elle a fait paraître sept volumes depuis 1943. Tous les genres littéraires semblent l'intéresser: elle a signé, entre autres, des *Contes pour enfants* (1943); un roman, *Profil de l'original* (1952); des nouvelles, *Les Montréalais* (1963); des contes et récits, *Le Lendemain n'est pas sans amour* (1963); et récemment un recueil de poèmes, *Élémentaires*, publié chez Déom. De plus, on annonce déjà la parution prochaine d'une pièce de théâtre, *Le Meurtre d'Igouille*. Cette abondance de titres et cette variété des genres littéraires abordés sont-elles signes de la richesse du créateur ou de ses difficultés d'adaptation?

Après un silence de onze ans, Andrée Maillet a publié, en 1953, *Les Montréalais*. Ce recueil de nouvelles était assez décevant. Certes, on ne peut exiger autant de cinq nouvelles que de *La Comédie humaine*. Mais à un volume qui porte un titre aussi prétentieux que *Les Montréalais*, on peut difficilement pardonner une

superficialité aussi soutenue. Le réalisme de certaines situations, le naturel dans les dialogues ne réussissent pas à donner au récit suffisamment de densité, non seulement pour faire vrai, mais tout simplement pour intéresser. L'auteur ne semble pas capable de sentir et de rendre communicatives les dimensions originales que comporte toute situation humaine.

On admet habituellement que l'oeuvre poétique tient avant tout sa valeur du langage. Mais pour parler du dernier recueil de poèmes d'Andrée Maillet, il faut aller au delà du langage et interroger l'auteur dans son acte créateur lui-même. Dans cette poésie, ce n'est pas la langue surtout qui est déficiente, mais la vie intérieure qui permet de donner aux mots leur caractère de justesse et d'authenticité.

On ne peut pas soupçonner Andrée Maillet de n'avoir rien à dire. A travers ses maladresses d'expression, tout un monde de souffrances transparait. Aucun être humain ne saurait demeurer insensible à ce drame d'une jeune fille, enchan-tée de la beauté de son corps, qui regrette ses expériences d'amour physique au point de

souhaiter être privée de sa liberté.

Mais il n'a jamais suffi d'avoir beaucoup souffert pour être excellent poète. Les expériences humaines sont vécues globalement et ne peuvent être exprimées dans une oeuvre littéraire qu'après avoir été objectivées et différenciées. C'est cet effort qu'Andrée Maillet semble poursuivre péniblement.

On est porté à penser que, dans *Élémentaires* comme dans ses oeuvres précédentes, l'auteur est à la recherche d'une expression juste de son monde intérieur. De ce point de vue, le premier poème, "thrène", nous offre une intéressante variation sur trois thèmes concrets, le paon, la rose et le diamant:

le diamant des cascades  
[généreuses  
le paon silencieux des  
jardins illustrés  
la rose bien lustrée  
[dans le matin pourpré  
le paon cueillant la rose  
[au coeur du diamant  
la rose incalculable  
des rêves diamantés  
où marche le paon-roi  
en pleine majesté  
Il y a d'autres réussites dans ce recueil: mentionnons les

poèmes intitulés "le temps", "l'air", "souffle salin" et "fenêtre" dont voici les premiers vers:

ô paysage ridiculement  
[enjolivé  
de mon visage ravagé  
que d'années, que d'efforts,  
que de péchés perdus  
[au fond de tes vallées  
Mais l'auteur n'a pas toujours été aussi heureux dans sa recherche. Il nous offre trop d'expressions peu poétiques comme celle-ci:  
ici Dieu a créé  
parcimonieusement  
une bête par mille carré

Trop souvent, les images sont incohérentes et boiteuses comme les deux premiers vers de cette strophe:

et pour prendre ici racines  
les pousser jusqu'au  
[secret tabernacle  
et forcer l'action de grâce  
l'hosanna du créateur perdu  
des choses créées retrouvées  
et les saisir et les refaire  
il nous faut...

Le poète réussit parfois à trouver une imagerie cohérente, mais le symbolisme trop direct enlève au langage le minimum de transposition qui le rendait poétique. Les premiers vers du poème "l'eau"

nous en donne un bon exemple:

le doux serpent doré  
ondule entre deux eaux  
il boit  
il sort la tête et sa langue  
[fourchue rouge et noir  
frémit à l'air et au danger  
il passe entre mes mains  
entre mes jambes enlacées  
entre l'herbe et les  
[cailloux clairs  
comme un bijou,  
[comme un collier  
le doux serpent, serpent doré

...  
il percera ma fluidité  
me vrillera sans me meurtrir  
m'habitera, m'agitera  
et je ferai mon eau si douce  
[qu'il ne voudra plus me fuir  
Andrée Maillet ne semble pas encore avoir trouvé dans la poésie le mode d'expression qu'elle recherche. Même si le poème lui a permis d'atteindre à plus de densité et d'engagement personnel que la nouvelle, trop de valeurs chez elle sont encore inchoatives. Dans l'expression de son monde intérieur, on ne découvre pas la maturité qui lui donnerait d'être reconnue parmi nos bons écrivains montréalais.

Paul LAROSE, s.j.,  
22 nov. 1964.

## Michel Beaulieu commente

# "Guerre de sang ou le juif"

Un livre qui mérite l'attention des critiques et dont on aurait dû beaucoup parler n'a suscité que quelques vagues

échos dans notre presse locale. L'auteur des "Sondages" s'est fendu quelques phrases perdues sous le titre de "Fonds de

tiroir", et un critique du Petit Journal en a fait l'éloge. Ce fut à peu près tout.

Mais il reste qu'on n'a pas assez parlé de "Guerre de sang ou le juif", de Jean Gibéa Beaudoin (1). L'un des livres les plus émouvants qu'il m'ait été donné de lire parmi la production 1964 du Québec, et qu'on veuille bien me croire, je lis à peu près tout ce qui se publie au Québec.

Beaudoin est jeune, et si le thème de son livre touche l'univers concentrationnaire, cela vient d'un besoin intérieur de non-violence. Sa poésie est donc avant tout politique. Mais cette même jeunesse est une surprise. Avant de rencontrer l'auteur, je croyais qu'il s'agissait d'un homme mûr, aguerri par la vie, rescapé des camps de Dachau ou de Buchenwald, tant a réussi à me convaincre cette poésie. Il n'en était rien. L'auteur n'a vécu cet univers de

souffrance et de mort que par l'intellect et la sensibilité. Doit-on condamner pour autant le poète, dire qu'il nous a trompé, qu'il n'avait pas le droit d'employer un thème qu'il n'a pas vécu? Je ne crois pas.

Le camp de concentration sert de prétexte. Beaudoin a vécu la haine de la haine, et cela est visible. A partir de ce moment, tout prétexte était bon pour l'exploiter. Cela a donné une poésie de vérité. Si vraie, en fait, que je ne croyais pas le poète si jeune.

"Ils ont tracé  
Une larme de vent  
Aux chaleurs du levant  
Une fenêtre ouverte  
A la nuit des temps."

Pourtant, malgré la noirceur des camps, Beaudoin réussit à insuffler à son oeuvre un espoir tenace. La mort elle-même ouvre les portes à un monde meilleur, le monde d'après. Ce monde d'après peut

être aussi bien l'après-vie, c'est-à-dire l'absence de souffrance et de souvenir, ou le monde d'après-guerre, où il faudra reconstruire en même temps que les villes, l'espoir d'un lendemain meilleur.

"Pour revenir ici après ces  
[temps  
Et comprendre les jeux  
[nouveaux  
Il me faudra compter les nerfs  
Plein d'envie et de soleil."  
Plus encore:  
"Il y aura un jour de bonheur  
Vrai comme une chanson  
[qu'on entend  
Quand les fenêtres sont  
[ouvertes au printemps."

Il ne nous reste qu'à attendre le prochain livre de Beaudoin pour savoir s'il réalise les promesses que nous trouvons contenues dans "Guerre de Sang".

Michel BEAULIEU

(1) Montréal, Les Editions du Lys, 96 pages.

librairie

la **Québécoise**

SPECIALISTE EN CANADIANA

Remise de 20% sans majoration aux étudiants

TOUTE DERNIERE NOUVEAUTE:

"Pour chanter dans les chaînes"

de Michel BEAULIEU ..... \$1.25

169 est, BEAUBIEN

279-2100

# "JUSQU'AU COU"

## UN FILM DE L'A.G.E.U.M.

### Aspect technique

Le tournage s'échelonne sur une période d'environ six mois, en plus grande partie durant les fins de semaine.

L'équipe se compose d'amateurs d'une part et de professionnels d'autre part.

Les amateurs sont, ici, les acteurs parmi lesquels nous retrouvons les noms de Edith de Villers, Renée Lescop, Raymond Levasseur.

Les professionnels sont les techniciens.

Elaboration du scénario : Jean Rivard, Denys Arcand, Gilles Groulx et Pierre Lemelin.

Images de Jean-Claude Labrecque, de Michel Brault et de Bernard Gosselin.

Montage de Pierre Lemelin.

Production de l'AGEUM: Notons que le film n'a coûté que \$15,000.

"Seul ou avec d'autres" avait coûté au total \$27,000, soit \$12,000 pour la réalisation et \$15,000 pour la distribution. On sait, en effet, qu'il avait fallu louer la salle de l'Orphéum.

"Jusqu'au cou" ne dépassera probablement pas les \$15,000, parce que l'on a trouvé, cette fois, un distributeur et que dès

lors c'est à ce dernier que revient le problème de la publicité, de la salle de projection et des frais qu'ils encourent.

Le film sera projeté sur l'écran du cinéma Château, dans le nord de la ville. La première aura lieu vendredi, le 11 décembre.

Louis GAUTHIER,  
Guy COTE.

## Un film enraciné dans la réalité québécoise

"L'expérience est bonne dans la mesure où elle est renouvelable sur des bases nouvelles, sur des ambitions plus généreuses. Il faut maintenant abandonner ce "charmant cachet étudiant". (Jacques Leduc, Objectif, juillet '62, page 30).

Cette critique s'adressait au premier film de l'AGEUM, "Seul ou avec d'autres" dont le réalisateur, on s'en souvient, était Denis Héroux. Cette année, la même expérience fut répétée avec le même réalisateur et nous en verrons les résultats le 11 décembre prochain.

Ce deuxième long métrage, intitulé "Jusqu'au cou", a-t-il réussi à dépasser la valeur de ce "charmant cachet étudiant"? Essayons de regarder ce qu'est le film, de façon très générale, à seule fin de voir si, de ce point de vue le plus objectif possible, il contient au moins les germes d'une expérience plus valable.

Le scénario peut se résumer en gros à ceci. Raymond Cardinal, étudiant en philosophie, rencontre Edith lors d'un "party" et s'éprend d'elle. L'ayant ensuite perdue de vue, il part à sa recherche. Il se rend chez Gilles, "le peintre", l'un des amis d'Edith, pour lui demander s'il peut lui fournir des renseignements quant aux déplacements de celle-ci. Mais Gilles lui déconseille de poursuivre ses recherches lui apprenant qu'Edith a "des" amis et que ce n'est pas une fille qui s'attache à quelqu'un.

Chez Gilles, Raymond est amené à connaître les préparatifs d'un attentat à la bombe que les amis du peintre veulent risquer. Raymond, fils de professeur et sage étudiant en philosophie, se retrouve alors dans un milieu où "l'on passe

de la théorie à la pratique". A partir de ce moment, le film s'attache au problème de l'indépendance et plus particulièrement de ses formes violentes.

Développé parallèlement, le problème de l'amour nous permet de retrouver Edith. Elle ne comprend tout d'abord rien au problème de l'indépendance qu'elle considère comme un problème que l'on se crée inutilement. Mais, petit à petit, elle est amenée à y réfléchir. A tel point qu'il y a rupture entre elle et le professeur Cardinal, père de Raymond, dont nous apprenons qu'elle était la maîtresse.

Raymond, durant ce temps, a abandonné ses recherches. Il s'est rapproché de Renée, amie d'Edith qui partage l'appartement de celle-ci. Ils assistent à un débat sur l'indépendance. Ils participent aussi à une manifestation. Edith, entre temps, retrouve Renée et elles cherchent l'une et l'autre à mettre de l'ordre dans leurs idées, à résoudre ce dilemme de l'amour et de la violence. Finalement, Renée rejoint Raymond. Edith demeure seule.

Comme on le voit, il ne s'agit plus d'un simple divertissement technique étudiantin comme on a pu le reprocher au premier film. Le stade de l'expérimentation a été dépassé. Le premier film avait servi à découvrir les possibilités et les limites, les moyens d'expression et les difficultés inhérentes à ces moyens; le deuxième film est l'aboutissement de cette recherche, c'est le stade de la création. L'action acquiert une toute autre portée, elle ne sert plus seulement à soutenir des effets cinématographiques, elle existe pour elle-même, il ne s'agit plus seulement de parler, il s'agit de dire quelque chose.

L'oeuvre atteint nettement une portée sociale. Elle est profondément enracinée dans la réalité québécoise. La réalité québécoise d'aujourd'hui, c'est parfois la violence. La réalité étudiante de toujours, c'est souvent l'amour. Ce sont là les deux pôles du film.

C'est le couple "amour-violence" qui est au cœur de toute l'action. C'est ce couple "amour-violence" qu'on trouve aussi dans le roman de Claude Jasmin, "Ethel et le terroriste", et n'est-ce pas au fond le vieux dilemme corné-

lien, la lutte entre l'amour et le devoir (social ici) qui re-surgit dans le contexte actuel, sous un éclairage nouveau. Mais, au fond, n'est-ce pas le propre de ces problèmes de n'être jamais résolus et de ne recevoir que des réponses approximatives?

SAMEDI,  
le 12 décembre  
AUDITORIUM  
de l'U. de M.

En VERSION  
FRANÇAISE de  
FREDERICO FELLINI



REPRESENTATIONS :  
7 h. 30 et 9 h. 45 p.m.  
BILLETS \$1.00  
En VENTE dès  
MAINTENANT au  
LOCAL 306 DU  
CENTRE SOCIAL



# cinéma

## "LE FEU FOLLET"

### Un film sublime et irritant...



Maurice Ronet, interprète du "Feu follet": "Je hais les certitudes médiocres..."

"Le Feu Follet", film français de Louis Malle, réalisé d'après le roman de Drieu La Rochelle. Musique: Erik Sattie. Images: Ghislain Cloquet. Interprétation: Maurice Ronet (Alain Leroy), Léna Skerla (Lydia), Jeanne Moreau (Jeanne), Alexandra Stewart (Solange). Au cinéma ELYSEE.

Le héros de ce film est un feu follet. Du moins le fut-il autrefois, s'agissant dans des fêtes interminables, se contentant d'amours faciles, trouvant dans l'alcool l'oubli de son inutilité. Puis une cure de désintoxication, bête, longue, vient interrompre son rythme de vie. Maintenant, c'est l'angoisse. Le vide. Cet homme "né inquiet" tente de s'accrocher aux êtres et aux choses. En vain. A leur tour, ceux-ci lui échappent. "Je n'ai jamais pu tenir quelque

chose dans mes mains, avouera-t-il, je suis incapable de posséder une femme, de la dominer, de la garder..."

Il cherche la paix. Peut-être pas une paix durable, faite de calme et de bonheur — il est incapable d'éprouver de telles sensations — mais du moins une certaine stabilité, quelques moments intensément vécus. Cette paix, il ne la trouvera certes pas dans cette maison de repos morbide où il s'est réfugié, et dont le petit monde n'est qu'un pâle reflet de la décrépitude humaine, de la lâcheté et de l'insignifiance (conversations à la table, person-

nage de la "vieille fille", sa chambre: étouffante, remplie de souvenirs).

L'amour? Il n'y croit pas. Un mariage raté avec une Américaine "saine" et fofolle lui a donné une leçon. L'ancien mode de vie? Ses amis d'autrefois lui font pitié. Dans une vie bourgeoiso-intellectuelle, comme celle de son ami "l'égyptologue", marié, père d'une petite fille, qui recherche la passion et le bonheur dans l'âme antique? Non plus. A cet ami qui lui reprochera de vouloir se maintenir indéfiniment dans l'adolescence, Alain Leroy répliquera: "Je hais tes certitudes médiocres".

Le salut se trouve dans le suicide.

C'est là le côté irritant du film. Le suicide, chez Drieu la Rochelle et chez Malle, n'est pas un "problème philosophique", comme chez Camus, mais bien une **réalité inévitable**: l'homme est un être instable, qui aspire à trouver le bonheur mais ne l'atteint jamais (ceux qui pensent être heureux — les amis d'Alain Leroy — ne vivent que des moments d'une joie toute superficielle). Les valeurs spirituelles,

l'amour, l'étourdissement factice ne sont pas des solutions. Mis à nu, face à lui-même, en toute honnêteté, l'homme ne peut envisager que le suicide. L'intellectuel de 1964 est irrité par une telle conclusion: il n'aime pas qu'on lui prouve son inutilité, alors qu'il se croit indispensable à l'indépendance du Québec, à l'instauration de la paix mondiale...

"Le feu follet": un film à la fois sublime et irritant.

Roch POISSON

## LE CHAT VA SORTIR

"Le chat dans le sac", premier long métrage de Gilles Groulx et Grand Prix du cinéma canadien cette année, sera présenté au réseau français de télévision de Radio-Canada, le dimanche soir 20 décembre, à 9 heures p.m. Un événement d'une importance exceptionnelle. "Le chat dans le sac" est le premier véritable long métrage québécois, qui exprime, beaucoup plus que "Trouble Fête" ou "A tout prendre", la **réalité politique et sociale d'ici**. Son réalisateur: Gilles Groulx, un cinéaste engagé, qui a déjà produit l'excellent "Gol-

den Gloves". Vu l'importance de ce film, l'un de nos premiers suppléments du second semestre y consacra plusieurs textes: des critiques, des entrevues avec Gilles Groulx et ses interprètes, etc...

Par ailleurs, l'équipe de la revue "Objectif '64" présentera, le 12 décembre prochain, le chef-d'oeuvre de Federico Fellini: "8½" (version française). Ce film avait pris, en septembre, l'affiche de quelques salles commerciales de la métropole, mais dans une version amputée de plusieurs minutes. A ne pas manquer.

## "LA PEAU DOUCE": un film réaliste et tendre

"La peau douce", film français de François Truffaut. Interprétation: Jean Desailly, Françoise Dorléac, Nelly Benedetti. Quitte l'affiche du cinéma ELYSEE.

Quelques sots ont dit ou écrit de ce film qu'il était banal, qu'il marquait un temps mort dans l'oeuvre de Truffaut. Comment peut-on se tromper aussi grossièrement?

Si les films de Visconti (je pense à "Rocco et ses frères", par exemple) sont de véritables fresques sociales, qui ne répugnent pas au grossissement, à l'exagération, à l'émotivité non contrôlée, les films de Truffaut, pour leur part, sont des "miniatures" fragiles, faites avec amour, par petites touches tendres. Bien sûr, l'histoire de cet "éternel triangle" pourrait être banale: un homme dans la quarantaine, critique littéraire, heureux bourgeois, un peu falot, qui délaisse son épouse pour une jeune hôtesse de l'air... ça n'a rien de bien nouveau.

Ce qui est nouveau, c'est cette façon délicate, attentive, de traiter ce vieux thème. La beauté du film tient à quel-

ques moments inoubliables, où les demi-tons dominent: ainsi, la première grande querelle entre le critique et son épouse, le séjour de Lachenay et de l'hôtesse de l'air à la campagne, le générique... Notons aussi une brève mais impitoyable vision de l'étouffante société de province (conférence de Lachenay à Reims, le dîner, le propriétaire de cinéma, l'emm... qui se plaint du "provincial" alors qu'il en est le prototype parfait). Le thème de l'amour impossible, développé dans "Jules et Jim" avec une **grave légèreté**, est ici repris avec grandeur et justesse: ainsi, les derniers instants du film, le meurtre final, mélodramatique ou ridicule ailleurs, devient, par l'alchimie de Truffaut, l'aboutissement logique du Destin.

Truffaut pourrait certes reprendre à son compte les propos que tenait Michel de St-Pierre dans "Les Nouveaux aristocrates": pour faire un tel film, "je vous assure, il suffit d'aimer..."



François Truffaut, tournant la "Peau Douce", un film réaliste et tendre...

## Une histoire du cinéma un peu sèche

Nous avons l'intention, dans le cadre de cette chronique, de vous suggérer périodiquement quelques volumes traitant du cinéma. Cette semaine, un livre de base: une "Histoire du cinéma" écrite par le critique français Georges Sadoul et pu-

bliée dans la collection de poche "J'AI LU". Le reproche que nous pouvons faire à Sadoul, c'est d'avoir plutôt écrit un dictionnaire: une énumération de films, entourée de dates, sans plus. A son actif, ce volume offre une indispensable "bio-

filmographie" de cent cinéastes (erreur impardonnable: le Canada n'y est représenté que par McLarent!) et la possibilité, pour le cinéophile distrait, de replacer rapidement une oeuvre dans son contexte historico-filmographique.

Roch POISSON

# A l'O.S.M.

# Bouleversante interprétation !

● Par Daniel Saint-Aubin

OSM — mardi, le 24 novembre, *Messiah*, de Handel, avec Pierrette Alarie (soprano), Huguette Tourangeau (mezzo-soprano), Léopold Simoneau (ténor) et Donald Gramm (basse). Choeur Elgar sous la direction de Gifford Mitchell; orchestre dirigé par Hans Swarowsky. Autre audition le lendemain, mercredi 25 novembre.

L'O.S.M. donnait pour la septième année consécutive *Le Messie* de Handel : il fallait attendre cet anniversaire au chiffre magique pour entendre cet oratorio dans une interprétation inoubliable, sûrement la plus réussie à Montréal depuis plusieurs années.

Hans Swarowsky, qui fut l'un des professeurs de Mehta, a établi chez les musiciens un réseau de centres nerveux réagissant au moindre signe, un orchestre qu'il maîtrisait comme un fauve prêt à défoncer n'importe quel abat-son. Le

Choeur Elgar, sous la direction de Gifford Mitchell, a de toute évidence répondu le plus parfaitement à la poigne du chef invité. Déjà avec "For unto us a Child is born", l'ensemble vocal étalait ses larges possibilités instinctivement dirigées par une discipline très serrée. Possédant déjà le souffle cosmique (presque claudélien) que réclame cette oeuvre, et après la catharsis annoncée par "Let us break their bonds", le choeur s'abandonnait dans la grandeur impériale du célèbre "Hallelujah" le quel, malgré l'agaçante tradition qui demande aux gens de se lever, est demeuré le plus "vécu" des numéros de l'oratorio. L'"Amen", un des plus beaux de la musi-

que religieuse, a fermé l'oeuvre avec magnificence; nous regrettons cependant que les ténors aient eu à "pousser" un peu trop leurs voix à ce moment, ce qui n'a pourtant pas nuï au reste.

Si le choeur et l'orchestre méritent tant d'éloges, les solistes nous paraissent appeler plus de réserves : Simoneau, inégal ce soir-là, n'a donné sa pleine mesure qu'à la fin de la deuxième partie, dans un air assez court mais qu'il a rendu avec un souffle renversant ("Thou shall break them with a rod of iron"). Donald Gramm, de son côté, semble oublier qu'il fait de l'oratorio et se croit à l'opéra; nous regrettons chez lui

certaines allures de cabotin qui nous ont fait oublier le dense passage, par exemple, du récitatif "Behold, I tell you a mystery" qui a été heureusement sauvé par l'exceptionnelle interprétation de James Ranti (trompette solo). Et Pierrette Alarie, malgré le grand raffinement de certains airs, ne réussit pas à "habiter" la salle : nous notions la même impression il y a quelques semaines pour son interprétation de *Micaëla* dans *Carmen*. Sa voix est très faible (il faut souvent deviner ce qu'elle chante) et nous aurions souhaité qu'elle rende la densité lyrique de certains passages; le long récitatif de la première partie "There were

shepherds" manquait, se l'on nous, de chaleur : Mme Alarie semblait nous donner ici une lecture plus qu'une interprétation. Le jeune mezzo Huguette Tourangeau donna une interprétation honnête mais nous montra qu'elle n'était plus seulement une promesse mais une artiste en fermentation. Quand la verrons-nous chanter *Carmen* ?

Nous espérons entendre l'an prochain une huitième audition de cette oeuvre, avec un chef aussi créateur que Hans Swarowsky, la "grande main" de cette bouleversante soirée, le magicien qui défonce les écluses de nos tympan trop pudiques.

## Di Stefano à la Grande Salle

Giuseppe di Stefano, ténor de la Scala de Milan accompagné au piano par Edwin Bittliffe. Programme : "Vaga Luna" (Bellini), "Dolente Immagine" (Bellini), "L'Absence" (Berlioz), "Vainement ma bien-aimée" (Lalo), "O souverain, ô juge, ô père (Massenet), trois chansons du folklore sicilien, "L'Ultima canzone" (Tos'i), "Non t'amo piu" (Tosti), "Ay! Ay! Ay!" et "Granadas" (Anonyme), "Nessun Dorma" (Puccini). A la Grande Salle de la Place des Arts, jeudi soir, le 26 novembre 1964.

Giuseppe di Stefano possède un instrument vocal incomparable. Il chante avec une telle facilité, une telle aisance, qu'il semble en être lui-même généré. Ce n'est pas le ténor austère qui se gonfle monstrueusement pour se faire entendre de tous, non plus le chanteur qui se crispe le visage pour rendre telle ou telle expression. Il est VRAI. De telles qualités le dirigent on ne peut mieux vers l'opéra et il a semblé, jeudi soir dernier, manquer de ce support théâtral qu'apporte le spectacle lyrique : il avait peine à se tenir droit devant le piano, n'hésitait pas à s'étendre les bras sur cet instrument, à s'y "carrer" effrontément : sa tenue avait quelque chose qui tenait à certains moments du disgracieux.

La salle était en bonne partie composée de la communauté italienne de Montréal : les trois chansons du folklore sicilien et les trois mélodies italiennes données en rappel ont reçu un accueil très enthousiaste mais nous sentions bien que ce succès tenait plus d'une réceptivité sentimentale méditerranéenne plutôt que par l'interprétation elle-même. Nous savons déjà que les Italiens sont assez exhubérants mais il y a des limites qu'il faut respecter : lorsque Di Stefano se préparait à donner un rappel, les Italiens de la salle lançaient à n'en plus finir les titres de mélodies qu'ils voulaient entendre : cela tenait du music-hall.

Monsieur Di Stefano nous a semblé rassembler toutes ses qualités dans les trois morceaux de musique française qu'il avait inscrits à son programme : il a montré, dans "L'absence" de Berlioz, à quel point il maîtrisait le contrôle du registre de sa voix, et nous rappelant, par certains aigus, les meilleures années du regretté Jussi Bjoerling (qu'ils sont précieux ces vieux si du CID de Massenet fut, selon nous, l'un des moments les plus intéressants de la soirée. En 78 tours !). Un extrait bien choisi de la deuxième partie, le premier ténor de la Scala de Milan donna surtout des mélodies de son pays, nous communiquant toute

la saveur bucolique de ces pièces.

Nous lui reprochons pourtant d'exploiter certains trucs qui ont risqué de verser dans le commercial : on vous sert un passage dramatique, très dense, avec une voix assez forte, puis tout à coup, la voix s'élève et devient très éthérée. Certaines parties jouissaient de ce traitement, mais il y avait abus. Cela s'est fait particulièrement sentir dans "Nessun dorma", un extrait du dernier opéra de Puccini : le ténor modifia le sens dramatique de cet aria en le traitant avec un sentimentalisme outré ; le truc de la "voix éthérée" pouvait à la rigueur se jus-

tifier pour le mot "splendera", assez difficilement pour "speranza".

Malgré cela, le récital de Di Stefano n'a pas tombé, comme nous le craignons, dans le commercialisme. Une chose est certaine : Di Stefano doit avoir une

présence extraordinaire sur une scène lyrique, c'est plus qu'un chanteur, c'est aussi un homme de théâtre. La présence discrète mais efficace de Edwin Bittliffe au piano a soutenu toutes les qualités de ce grand artiste.

Daniel SAINT-AUBIN

**GALERIE ARS CLASSICA**  
 ARCHEOLOGIE  
 Peintures anciennes et modernes  
 1454 ouest, SHERBROOKE MONTREAL  
 Bureau : AV. 8-7768  
 Résidence : HU. 8-3742

M M M M M M M M M M

Si Léonard de Vinci vivait il fait passer ses toiles des MORISY  
 1564 rue Saint-Denis  
 V. 5-6894

W W W W W W W W W W

**AU CLAVIER**  
**Les Cyniques**  
 samedi 5 décembre  
 822, Décarie, VILLE ST-LAURENT 747-6233

**Paesano vous invite...**  
 VENEZ SAVOURER NOS DELICIEUX PLATS  
 TYPIQUEMENT ITALIENS

Vous trouverez une atmosphère qui vous rappellera les charmes et les parfums subtils de l'Italie.

Ce petit coin de paradis vous aidera à oublier la solitude des études.

**RESTAURANT PAESANO**  
 731-8221  
 5192, Côte-des-Neiges  
 près chemin de la Reine-Marie

**SUGGESTIONS :**

Paul VI: L'Encyclique *Ecclesiam Suam*. Brochure de belle venue — Caractères agréables — Présentation de l'encyclique par le P. Richard Arès, S.J. \$0.60 net

Pierre Angers, S.J.: *Réflexions sur l'enseignement* \$3.00

René Barbin, S.J.: *Bibliographie de pédagogie religieuse* \$4.50

Henri Samson, S.J.: *L'Homme de chair devant Dieu* \$3.75

Remise de 20% pour les 3 derniers titres

**Les Editions Bellarmin**  
 8100, boul. SAINT-LAURENT - Montréal 11

# François Soucy

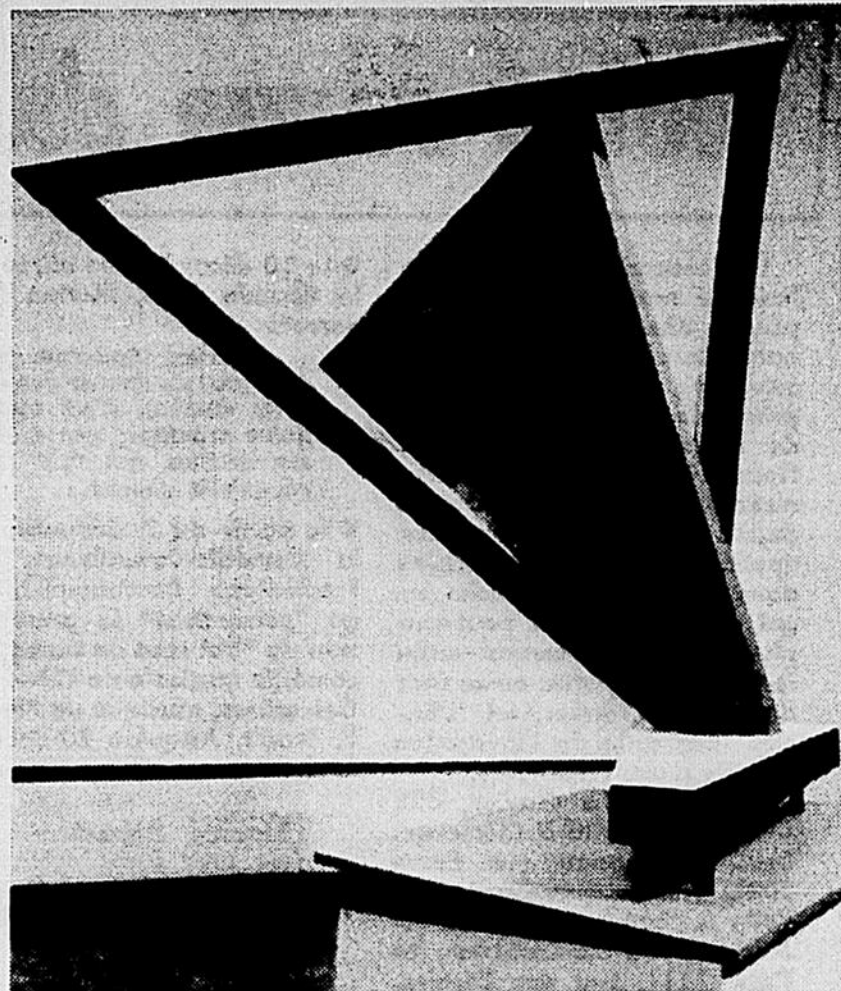
## Un art de recherche

François Soucy, dont on pourra voir les œuvres à la Galerie du Siècle jusqu'au 6 décembre prochain, n'en est pas à sa première exposition. Depuis 1952, alors qu'il tenait sa première exposition à Québec, il n'a cessé de participer à plusieurs manifestations artistiques, présentant de ses œuvres au Musée des Beaux-Arts de Montréal en 1958 et 1960, collaborant à une exposition de la galerie Denyse Delrue en 1960 et en 1963, il tint deux expositions solo au restaurant chez Son Père et à la galerie Nova et Vetera.

Il est assez fascinant de voir les œuvres de ce sculpteur. D'abord il y a les couleurs, extrêmement voyantes, pures et sans bavure qui saisissent le regard, puis ce qui intrigue et finit par fasciner, ce sont les constructions et surtout le lent mouvement qu'elles opèrent à l'aide d'un petit moteur, ce qui leur permet de bouger sans arrêt en effectuant un tour complet sur elles-mêmes. Un tel procédé permet ainsi à chaque œuvre de se plier à plusieurs échafaudages visuels, tous plus riches les

uns que les autres. C'est ce que j'appelle posséder l'espace et, en un sens, le maîtriser, puisque la matière s'installe à la place qui lui était réservée et s'approprie les effets optiques nécessaires à sa réalisation.

L'art de François Soucy est un art de recherche qui se nourrit surtout d'expériences optiques et de nouveautés dans le domaine d'une sculpture architecturale. François Soucy crée la forme en la fixant, tout comme s'il s'agissait de poser les cadres d'un monde nouveau. On a l'im-



pression qu'il structure l'espace en lui donnant une couleur et une géométrie qui préludent à toutes les possibilités visuelles. Le bois est le matériau dont l'artiste se sert pour suggérer les

espaces et pour raffermir la symétrie des dimensions.

C'est sûrement une exposition à voir, quand ça ne serait que par curiosité.

Nicole BROSSARD

## LE MJQ: Quatre joyeux musiciens

Contrairement à ce que la réputation du Modern Jazz Quartet peut laisser prévoir, ce sont quatre joyeux musiciens qui occupent cette semaine (23-29) le Jazz Hot du Casa Loma. Depuis une douzaine d'années, Milt Jackson, John Lewis, Percy Heath et Connie Kay travaillent à leur petit orchestre de chambre et leur présence en scène surprend autant qu'elle réjouit. John Lewis demeure le grand enfant qui touche son piano du

bout des doigts: tellement délicate est sa technique qu'une augmentation de densité embrouillerait irrémédiablement ses phrases. L'arrangeur John Lewis travaille sans se compliquer la tâche: les procédés employés sont définis dès l'exposition et on voit immédiatement où il veut en venir.

Milt Jackson évolue dans un monde isolé, mais ses phrases possèdent toujours la précision de frappe et le découpage qui

permettent au profane d'en suivre tous les développements.

La section rythmique a accentué, pour le plus grand bien du groupe, sa vocation de pulsation vitale: fréquemment Percy Heath souligne indifféremment les temps pairs et impairs, tandis que Connie Kay déconcrétise des rythmes au point de les réduire à un simple froissement de cymbale cloutée.

On a assez parlé de la cohésion, du lyrisme, de la propreté,

de la sonorité du groupe pour qu'il soit inutile d'y revenir.

On a aussi qualifié le MJQ de "petit ensemble de salon"; absolument parlant, c'est exact, mais il a d'autres atouts que celui de la provocation pour captiver un auditeur.

A défaut de contrastes contrapunctiques, le Modern Jazz Quartet utilise surtout les contrastes rythmiques, à la base desquels le rôle de Heath et Kay prédomine, mais trop peu souvent pour les mettre en évidence. Evidemment, il y aura toujours Milt Jackson pour forcer à son paroxysme le volume de son vibraphone; grâce à lui la glace sera rompue.

Mais le principal facteur de l'envoûtement produit par le MJQ demeure l'atmosphère élaborée en grande partie à partir du répertoire: chaque heure du MJQ est un modèle de construction d'atmosphère. Les pièces, très brèves, donnent chaque fois toutes les facettes du groupe: ainsi, successivement "Ajango" et "Yesterdays", "In a crowd" et "Winter Tale" où Jackson fournit à l'exposition de Lewis un roulement sonore continu et très intense à la tierce inférieure. Enfin, des extraits de "Porgy and Bess" simplifiés mais originaux.

Il faut aussi souligner la variété des procédés employés: on ne peut ici parler de variété sonore, elle est essentiellement rythmique. Elle s'exprime de la façon la plus complète dans "Winter Tale": une exposition lente, hors tempo, assez dramatique, puis un divertissement suivi d'une accélération constante aboutissant à un palier d'où Milt Jackson s'envole à un tempo échevelé, ceci sans considérer les flottements et les ralentissements

rythmiques possibles à l'intérieur de chaque solo.

Pourtant aucune dissociation ne se fait sentir: chaque pièce possède en elle toutes les qualités du MJQ lui-même.

C'est en imposant le respect par la douceur que le Modern Jazz Quartet crée une atmosphère: de toute façon, il est assez difficile de résister aux petits bijoux qu'il nous propose.

Bertrand Duchesne

LE SEMAINE *Anniversaire*  
JAZZ  
HOT  
PRÉSENTE

Oscar Peterson  
ET SON TRIO

EN HAUT • UPSTAIRS  
CASA LOMA

### LA TROUPE DE THEATRE DE MONTREAL

Pour l'ouverture de sa saison, La Troupe de Théâtre de Montréal poursuit sa politique qui est de présenter de nouvelles figures artistiques.

Le vendredi et samedi 4 et 5 décembre, on nous propose une soirée pleine de musique et poésie.

Au programme:  
—fantaisistes: les Molos  
—poètes-chansonniers:  
Georges Dor  
Hélène Papageorges  
—le groupe vocal de  
Florient Bernard  
FRAICHEUR...  
INQUIETUDE...  
JEUNESSE...

Endroit: 10,140, boul. St-Laurent, angle Sauriol.

Heure: neuf heures p.m.

PRIX ETUDIANT

Renseignements:  
Thérèse Dubé — 352-1760

### Le Fournil RESTAURANT

Spécialités:  
Mets canadiens et indiens

361, Saint-Paul Est

TEL.: 861-4314

Le théâtre d'avant-garde dans le vieux Montréal  
3ème SEMAINE

2 comédies en 1 acte de Murray SHISGALL  
MISE EN SCENE  
RODRIGUE MATHIEU  
**LES DACTYLOS**

Jean-Claude Guichard Charlotte Jones  
Wilma Ghezzi Marc Chartier

**LE TIGRE**

**LES SALTIMBANQUES — LA. 5-2732**

Prix d'entrée

ETUDIANTS: \$1.00  
ADULTES: \$2.00

Jeu. ven. sam. 8 h. 30  
dim. 7 h. 30

## Agence de billets sur le campus

Afin de stimuler l'intérêt sur le campus, la société artistique a mis sur pied une agence de billets qui permet aux étudiants d'avoir des billets pour de très bons spectacles à des prix réduits.

Le 11 décembre, pour le spectacle de José Gréco et sa compagnie, les billets de \$3.00 sont à \$2.50.

Le 22 décembre, pour le spectacle des Grands Ballets Canadiens, les billets sont réduits à \$2.00.

Dans le but de promouvoir l'efficacité de ce service, la société artistique demande la collaboration de jeunes filles et garçons qui peuvent s'occuper de la vente des billets aux kiosques du quatrième étage.

# Notre revue des spectacles

La demande d'un lecteur, à laquelle nous n'avons pu répondre dans un délai raisonnable, nous a suggéré l'idée suivante: établir une liste des principales boîtes à chansons de la région métropolitaine. Nous le faisons en émettant les réserves suivantes: certaines de ces boîtes sont de moindre qualité; d'autres sont nichées dans des centres de loisirs, ce qui en rend l'accès peut-être plus difficile. D'autres enfin ferment leurs portes ou se font dire de les fermer, tel "L'En-clos" par suite de l'invocation stupide d'un règlement).

Les voici: Le Clavier, 822 Décarie; La Boîte à Clémence, boul. Taschereau (La Barre 500), Vile Jacques-Cartier; La Boîte à chansons du Café St-Jacques, rue Ste-Cathrine; La Cale, 7111, rue des Erables, Montréal; La Coccinelle, coin Beaubien et 25e avenue, Rosemont; L'Écorce, à Laprairie; La Gaffe, 225 avenue Bloomfield; La Gargote, au collège St-Ignace; Le Pigeonnier, au Centre de loisirs Mgr Pigeon; Le Safari, 12,000 boul. Labelle, St-Jérôme; Les Varvaux, 580 est, boul. Crémazie; La Butte à Mathieu, à Val-David.

L'une de ces boîtes, Le Clavier, présente "Les Cyniques", samedi prochain, le 5 décembre. A La Barre 500, Gilles Vigneault.

## Musique

● L'École Normale de Musique (4873 av. Westmount), le 3 décembre en soirée, présentera en concert public le célèbre Trio des Beaux-Arts de New York.

... des musiciens qui devraient prendre la place de certains music-hall présentés à Place des Arts...

● A la Grande Salle de Place des Arts, les 4 et 5 décembre, Monique Leyrac et les "Swingle Singers" de Paris.

... à ne pas manquer. Pour Monique Leyrac chanteuse et comédienne à la fois; pour les Swingle Singers qui redonnent Bach dans le texte... revu et augmenté...

● Au Plateau, le 7 décembre, le violoniste Hymann Bress, accompagné au piano par Charles Reiner. Un programme composé d'oeuvres de Bach, Brahms, Stravinsky et Bloch.

... Hymann Bress a déjà quelques disques à son crédit; à ne pas manquer...

● A la Grande Salle, le 8 décembre, Joan Sutherland. Orchestre Symphonique de Montréal dirigé par Richard Bonynge.

... un concert historique qu'on qualifie déjà de "concert de l'année".

● A la Grande Salle, le 9 décembre, concert de l'Orchestre Symphonique de Montréal. Au pupitre: Richard Bonynge; soliste: le pianiste Marek Jablonsky.

... Marek Jablonsky est un lauréat JMC. Un très bon pianiste dont nous suivons la carrière avec intérêt...

● Le 10 décembre en soirée, à la Grande Salle, Marian Anderson.

... Marian Anderson n'en finit plus de donner des concerts d'adieu. C'est tout à notre avantage; une des rares artistes qui "vit" tout ce qu'elle chante...

● A partir du 7 décembre, à la Comédie-Canadienne, les Productions Deschamps-Lelarge "permettent" la présentation du "Vol rose du flamant", comédie musicale de Clémence Desrochers, musique de Pierre-F. Brault. Jusqu'au 20 décembre.

... l'humour très spécial de Clémence Desrochers nous fera sans doute oublier le substrat "artistique" des producteurs. La première comédie musicale québécoise à être présentée à Montréal...

● A partir du 5 décembre, radiodiffusion en direct des opéras présentés au Metropolitan Opera House de New-York. A deux heures de l'après-midi. Premier opéra radiodiffusé: Lucia Di Lammermoor avec Joan Sutherland.

... si vous ne pouvez vous payer d'aller entendre la cantatrice australienne à la Grande Salle, il en coûtera peu pour l'entendre à la radio...

## Théâtre

● Aux Saltimbanques, un nouveau spectacle composé de: "Le Tigre" et "Les Dactylos", deux pièces en un acte de Murray Shisgall. Mise en scène de Rodrigue Mathieu. Représentations les jeudis, vendredis et samedis à 8 h. 30; les dimanches à 7 h. 30.

... attention, ça ronronne dans ce coin-là...

**Avis important aux chansonniers compositeurs**

● Le TNM présente à L'Orphéum: "La danse de mort" de Strindberg, avec Denise Peltier, Jean Gascon et Léo Ilial. Lire la critique de Jules Arbec contenue dans ce supplément.

... spectacle à ne pas manquer...

● A La Butte à Mathieu, une boîte à chansons, un spectacle de théâtre: tous les samedis à 9 h. et 11 h. du soir, jusqu'au 5 décembre, "Pique-nique en campagne".

● Autres spectacles à noter: A l'Egrégore, "Tchin Tchin" (allez trinquer); à l'Echange: "Don Juan" (pour les jeunes filles à l'âge de la virginité menacée); chez les Apprentis Sorciers, "La visite de la vieille dame" (Sans espoir); "Moins une", à l'Anjou; Le Théâtre de la Place présente "Le Quadrillé" (On s'en sert pour décrire la courbe d'assistance aux spectacles de théâtre. Cela concerne les économistes théâtraux).

## Cinéma

● au Château, un film de Julien Duvivier, "Pot Bouille" avec Gérard Philippe, Danielle Darieux, Anouk Aimée, Dany Carrel.

... Julien Duvivier est un vieux routier du cinéma. Il nous a parfois réservé d'agréables surprises. "Pot Bouille" une adaptation d'un roman d'Emile Zola, en est peut-être une. A vérifier.

● au cinéma Elysée (Salle Alain Resnais), "Le Feu follet", de Louis Malle. Voir critique ailleurs dans ces pages. Prendront bientôt l'affiche à l'Elysée: "La vie à l'envers", une rigolade assurément bien menée d'Alain Jessua et "Main

basse sur la ville", ou le néo-réalisme à son meilleur.

● à l'Empire, où se tient en permanence un Festival Ingmar Bergman, "Le Silence".

... étouffant, écrasant, mais à voir absolument...

● le Parisien délaisse les divorces pour les gendarmes, en présentant un film qui se veut drôle: "Le gendarme de St. Tropez".

... Louis de Funès, en plein retard d'âge. Le Parisien, qui cessera dès janvier de présenter des films français, aurait pu choisir mieux comme avant-dernier film français de son histoire. Les gens fatigués, éreintés par les examens y riront sans doute beaucoup. C'est excusable...

● au ciné Place Ville-Marie (Grande salle), l'histoire d'une grève et d'un agitateur socialiste, "The organizer".

... Le sujet est tentant. Le film réalise ses promesses. Un documentaire vibrant, personnalisé par Marcella Mastroianni, Annie Girardot et Renato Salvatori. Prise de conscience chez les ouvriers exploités d'une usine italienne. Incroyable! Les nouveaux cinéastes italiens sont en train de renouveler totalement le genre "néo-réalisme"...

Poursuivant leur carrière: "La femme des dunes", au Festival; "It's a mad, mad, mad world" à l'Impérial; "A shot in the dark", au Westmount; "My fair lady", à l'Alouette; "Topkaki", au Snowdon.

Les citations cinématographiques de la semaine, vous permettant de guider votre choix moral: ("La femme des dunes") "... Il est regrettable qu'il comporte des scènes sensuelles très poussées (?), ce qui oblige à le déconseiller..."; ("Le Feu follet") "... ce film n'apporte aucune solution au désespoir de son héros et

se cantonne dans un matérialisme déprimant. A déconseiller..."; ("Pot bouille") "... le héros, un libertin cynique, est présenté avec sympathie. A proscrire...". Ces conseils vous étaient gracieusement offerts par le Service de l'Office catholique des techniques de diffusion...

## Beaux-Arts

● A la Galerie Camille Hébert, des oeuvres de Jordi Bonet.

... une exposition à ne pas manquer...

● La Galerie de l'Art vivant présente à partir du 2 décembre quelques-unes des oeuvres du peintre Suzor-Côté, comprenant des dessins, des toiles et des sculptures.

● Chez Agnès Lefort, une très belle exposition du peintre espagnol Tapiés. Jusqu'au 5 décembre.

● Aux Saltimbanques, des oeuvres de Elen Roy.

... avec des moyens de fortune cette artiste réussit là où échouent plusieurs barbus du même métier.

## Radio-TV

● Au canal 2, lundi le 7 décembre, "Nous, les femmes", un excellent film à sketches de Rossellini, Zampa et Visconti.

Cette chronique est rédigée en collaboration par:

Daniel Saint-Aubin (Musique)

Nicole Brossard (Beaux-Arts)

Roch Poisson (Chansonniers, Cinéma, Radio-TV)

Michelle Côté-Lortie et Jules Arbec (Théâtre).

à la boîte de Jeunesse Oblige, de sept à dix heures, à 840 rue Cherrier.

Un comité élira mensuellement un chansonnier-compositeur qui passera à l'émission Pleins Feux de Radio-Canada et le gagnant final se verra accorder une bourse d'étude en Europe.

## le Quartier Latin

Directeur: Serge Ménard

VOL. XLVII

Assistant-directeur: Jacques Elliott

Numéro 24

3 décembre

## SUPPLEMENT LITTERAIRE ET ARTISTIQUE

Directeur artistique: Jules Arbec

Secrétaire de la rédaction: Sylvie Roche.

Collaborateurs: Livres: Michel Beaulieu, Yves Taschereau, Mark Poulin; Théâtre: Jules Arbec, Gilles Gasse, Roger Soublière; Cinéma: Roch Poisson, Robert Benoit; Musique: Daniel Saint-Aubin (classique), Bertrand Duchesne (jazz); Beaux-Arts: Nicole Brossard, Marcel Saint-Pierre; Philosophie: Gérard V. Etienne.

Photographe: Serge Proulx.

Maquettiste: Michel Bourdon.

Agent de coordination: Michèle Côté-Lortie.

Publicité: Georges Lefebvre — 739-4777  
Abonnement pour l'année universitaire: \$3.00

TEL.: 849-3130

Da Pasquali

La seule véritable PIZZA NAPOLITAINE

SPAGHETTI - LASAGNA  
FETUCINE - GNOCCHI  
RAVIOLI - RIGATONI  
SUB-MARINE SANDWICH

Café expresso  
1414, STANLEY

## Le Chasse - Greniers

ANTIQUITE - ARTISANAT

472 est, CRAIG - Montréal

845-4779

## LES CYNIQUES

à la Boîte YODEL vendredi soir

2 SPECTACLES:

Le premier à 9 hres

Le second à 10 hres

Le public est cordialement invité

Réduction spéciale pour les membres de l'A.G.E.U.M.  
Réservations: MO. 9-9317 - 650, Beauport, Duvernay